



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Le plus grand risque de notre condition **primaire** et de l'esprit **primaire** qui en découle, est de recevoir et d'accueillir les opinions toutes faites que, d'en haut, les clercs veulent bien nous proposer. Comme les demi-mondaines décident de la mode vestimentaire, les clercs décident de la mode intellectuelle : pour ou contre le libre-arbitre — pour ou contre l'instruction — pour ou contre le subconscient — pour ou contre Kafka — pour ou contre la sensibilité... Le souci de l'intellectuel de bibliothèque n'est jamais que partiel : il met son point d'honneur à ignorer les réactions de l'être tout entier, pétri de chair et d'appétits, d'affectivité immédiate et, tardivement, intellectuelle. Par principe, le clerc ne résoud pas les problèmes que pose la vie. Il les escamote et d'autant mieux et avec plus d'aisance qu'il est une autorité dans la hiérarchie des gens-qui-pensent-simplement-pour-penser. Autorités de droite, autorités de gauche peuvent lancer la mode intellectuelle, au goût du jour, elle sera toujours bien accueillie tant que la masse des hommes se résignera à penser par procuration, tant que la masse des hommes ne mettra pas à l'épreuve de la pratique les données d'une philosophie, il est plus juste d'écrire ou d'une métaphysique **tabou**. Ainsi il en est du procès de la **sensibilité** que l'on tente à notre Ecole Moderne en général et à notre Ecole Freinet en particulier.

J'eus l'occasion ces temps derniers de faire visiter à un honorable directeur d'école de l'étranger notre modeste école Freinet. Il constatait non sans quelque commisération la pauvreté de nos installations, le confort rudimentaire, les insuffisances regrettables d'une institution qui, en raison de sa renommée, se devrait d'être plus moderne, plus riche, plus luxueuse. De loin, l'Ecole Freinet, c'est un peu comme un flambeau inaccessible et quand on la découvre, on risque d'être déçu par ce visage de simplicité et de pauvreté comme voulues et qui contraste avec les palais scolaires des institutions publiques ou privées.

Je laissais aller mon enquêteur occasionnel et, chemin faisant, je m'apitoyais avec lui sur une table branlante, une chaise dépareillée, un carreau de vitre brisé, bref, sur tous ces détails malencontreux qui restent détails déplorables parce qu'en fin de mois l'addition des dépenses surpasse fort malencontreusement aussi l'addition des recettes...

Le spectacle de nos adolescents gâchant le mortier avec les maçons, bêchant avec le jardinier, allant et venant outils à la main à cette heure de libre activité, le rendit quelque peu soucieux ; cela surtout en raison des souillures du mortier, du temps perdu à des travaux manuels et des risques d'une liberté sans contrôle...

Des enfants s'en donnaient à cœur joie de dessiner, de passer des étagères au brou de noix, d'embellir un coin d'alcôve comme une niche sainte au jour de la Fête-Dieu.

Notre distingué visiteur n'avait de souci que pour son costume clair qui, au passage, risquait de récolter quelques éclaboussures. Les dortoirs, pour finir, le plongèrent dans un sentiment très proche de l'épouvante : ces fresques qui couraient comme une ample floraison sur toute la hauteur de nos murs, lui apparurent comme une sorte de provocation à la notion d'équilibre et de mesure ou, du moins, à l'idée qu'il s'en faisait et que j'avais tout lieu de soupçonner passablement étriquée. Il sourit, assez prudent pour cacher sous un imperturbable silence une indigence culturelle de plus en plus évidente. Puis il resta méditatif au haut de l'escalier.

Trois garçons revenaient, crayon et papiers à la main, d'une visite chez les paysans ; d'autres ramenaient de la forêt toute proche des essences d'arbres à déterminer ; la vie de l'école simple et grande battait son plein. La promesse de l'enfance, la joie qui l'accompagne, allaient de compagnie dans le jeu des muscles bien ajustés, dans les initiatives surgies tout à coup d'une tête en apparence indocile ; dans un sifflement adapté comme un ressort à la précision d'une main active : le chantier de la vie éclatait dans le chantier libre de la petite école.

— Oui, dit M. le Directeur, ça change évidemment des écoles ordinaires. J'avoue que je suis un peu soucieux de cette, voyons...

Il hésitait, cherchant un mot. Généreuse, je vins à son secours :

— ...sensibilité !

C'était juste le mot qu'il fallait lui offrir ! Il se jeta dessus, en consumma assez vite le contenu par quelques grosses bouchées devenues depuis longtemps lieux communs et rengaines.

— Ah ! la vie n'est pas gaie, il faut s'y préparer de bonne heure.

— La liberté, c'est bien beau, mais il y a la vie !..

— Et la vie c'est d'abord son pain à gagner...

— Et son pain à gagner, c'est le travail!...

— Et le travail c'est l'effort...

On s'en serait douté ! Ces litanies de la pauvreté de l'âme qui n'a jamais su découvrir la joie, qui n'a jamais su que le désir qui chante en nous est le levain des actes courageux, ont suffisamment empoisonné notre jeunesse pour que nous songions, ne serait-ce qu'un instant, à leur donner audience.

A mon tour, je gardais le silence et chaque enfant qui se présentait à mes regards m'apportait son drame, si poignant que l'on a à s'étonner toujours que la joie demeure dans un cœur appelé dès le berceau à l'insupportable souffrance : souffrance de l'enfance malade moins apte que toute autre à subir la peine morale des discordes familiales, des séparations subites des parents, des solitudes farouchement gardées par point d'honneur comme on cache une plaie honteuse. Grands et petits de notre Ecole Freinet portent en eux la blessure du foyer détruit, des angoisses secrètes des lendemains sans tendresse.

« La vie n'est pas un chant de fête ». Ah ! cher Monsieur, à qui le dites-vous ! Demandez à nos Maîtres de l'Ecole Freinet, pour qui, au cours de la semaine, ce grand garçon butté et colérique n'a pas rempli son plan de travail ? Pourquoi il a fallu le « pousser » plus que de coutume ; pourquoi tête renversée il s'immobilise, absent, en face du tableau où se fait la correction du problème dont il a à peine écrit l'énoncé ? La réponse sera simple :

— Il a reçu une lettre de chez lui !

Et voici la chaîne renouée avec la souffrance, plus vivace, plus étendue parce que s'ajoutent les bouleversements de la quinzième année et les imaginations vagabondes que suscite l'absence.

Sur quarante-cinq enfants, quarante cas d'enfants rejetés à la solitude morale. Les autres ? Ils étaient certes heureux chez eux, mais ils étaient des « cas scolaires », ils ne rendaient pas, et à la maison « le cas » prenait une autre forme de désadaptation et de conflits permanents.

C'est avec ces matériaux que, dans les conditions sociales de 1952, on fait une Ecole Freinet 1952 ! Des matériaux, qui ne sonnent pas franc, dont on a fait des matériaux de rebut et qu'on nous livre en vrac avec une valise indigente et des recommandations généreuses.

— Et surtout qu'il travaille ! Soyez ferme, n'ayez pas peur de le punir ! Il faut qu'il rattrape son retard — et que ça ronfle !...

Ce que nous faisons de ces naufragés de la vie ?

Avec eux, nous réalisons ce que la critique

appelle avec ironie « un phalanstère paradisiaque à l'écart de la vie », et qui n'est qu'une grande famille où le cœur se met à l'aise dans le travail et dans un décor décent aux aspects parfois splendides, et qui donne la mesure de l'incommensurable pouvoir créateur de l'enfant.

A l'Ecole Freinet, aucun enfant « ne reste sur le quai ». A l'instant choisi, le plus démuné sait trouver sa voie d'invention que des Maîtres particulièrement attentifs l'aident à découvrir. Cette voie qui draine toutes les potentialités de l'être, c'est la voie de la sensibilité qui porte l'être jeune à appréhender les choses par des contacts directs, dans le plaisir aigu d'une connaissance presque immédiate que la psychologue appelle « sensation » et « sensibilité, sentiment » et qui constitue les assises de la construction qu'il faut monter coûte que coûte dans le chaos inquiétant de l'enfant désaxé.

Vous le voyez, rien d'illégal jusqu'ici, mais simplement l'opportunité d'un point de départ que, faute d'en trouver d'autres, le psychologue le plus rébarbatif ne saurait nous refuser.

Les choses se compliquent au niveau de ce que l'intellectuel appelle « la sensibilité-inspiration » et que dans le commun des critiques on est tenté d'appeler « la délivrance des démons », et dans le monde stylé « le crime de la spontanéité ou « le subjectivisme coupable »...

C'est à cet endroit précis que commence le délit, car c'est à ce niveau de l'éclosion artistique que l'enfant fait la preuve de sa sensibilité réelle, celle qui prend un visage et qui, sans se soucier d'une « vie haute », résolument se situe à la taille de l'enfant — oh ! une taille bien débordante ! Venez voir nos murs à l'Ecole Freinet et voyez nos peintures, au nombre si imposant que quelque trentaine de colis ont été envoyés en communication à des camarades pour les entraîner à démarrer ! Et voyez nos poteries et céramiques et voyez nos tapisseries et voyez nos albums et voyez nos projets innombrables ! Et voyez aussi, par la même occasion, la qualité de choix d'une production qui fait de notre pauvre Ecole, un lieu unique où la présence joyeuse de l'enfant créateur fait mettre chapeau bas celui qui n'est point aveugle et qui sait encore découvrir, s'étonner et aimer. Une table peut, certes, être branlante, un carreau manquer à la fenêtre, un désordre licite apporter sa présence dans un dortoir, — nous sommes au royaume où le cœur de l'enfant a fait de sa souffrance une plénitude et un dépassement, nous sommes au creuset vivant où la sensibilité brûlante et stérile est devenue « sensibilité d'action », « sensibilité technicienne » et à l'épreuve de l'expérience dégage son style. Sont-

ce ici moyens illégaux pour piper la personnalité de l'enfant au bénéfice de la facilité comme de l'inutilité préjudiciellement à l'acquisition intellectuelle et pratique, si utile à nos jeunes prolétaires comme à nos fils de parents aisés ? L'intellectuel sclérosé, comme le primaire indigent sautent sur l'argument et commencent leurs chevauchées fantômes sur les ailes d'une critique qui a d'autant plus d'envolée qu'elle se dispense de venir aux sources constater que si dans notre Ecole Freinet on met à contribution la sensibilité de l'enfant pour monter au plus vite les escaliers du succès, on se sert aussi de cette voie pour vivifier un esprit atone, une main inerte parce que la sensibilité c'est la voie royale. Nous n'ouvrirons pas les yeux de ceux qui ne veulent point voir ni les oreilles de qui ne veut point entendre, mais nous ne perdrons plus notre temps à discuter avec des contradicteurs qui refusent l'expérience et l'enquête pour jouer avec les ballons commodes des expressions fusées ou d'un dogme vide de contenu vivant. Mais nous disons à nos camarades qui, parce qu'ils sont restés à l'écart de notre mouvement de création infantine, se laissent facilement entraîner dans le jeu facile des idées toutes faites :

— Rien ne sort de rien, chers camarades. Pour enrichir l'enfant, il faut d'abord découvrir en lui du solide, partir d'une réalité positive de sa nature, découvrir son thème intérieur et ce thème, c'est encore et toujours l'affectivité. Des savants étudient la sensibilité des plantes qui est leur manière à elle de bénéficier au maximum des conditions favorables et de pâtir des conditions qui les meurtrissent. On reconnaît à l'animal dans certains cas, ce que Pavlov appelle « l'intelligence excédentaire » et qui est une aptitude à intellectualiser une sensibilité déjà éduquée et qui va plus loin que les instincts immédiats. Va-t-on refuser à l'enfant ce besoin d'une vie transposée, déjà inscrite aux parois des grottes magdaléennes, sur le pipeau des premiers pâtres, le bâton rustique de nos bergers et qui a édifié l'infini déroulement des œuvres vives dont, au cours des siècles s'est magnifiée l'aventure humaine.

La vie est à la fois extensible et compressible à souhait. On peut vivre de splendeur comme de médiocrité. On peut se porter tout entier dans le don de soi-même ou n'engager qu'avec parcimonie les idées confortables qui, momentanément, semblent donner à bon compte une sécurité calculée ou une illusion de culture. Mais l'homme véritable ne craint pas de prendre la vie à pleins bras, avec tout son cœur, toute cette noble ardeur qui donne à l'œuvre et à l'idée une réalité charnelle et communicative : le croyant, le mili-

taire, le savant, l'artiste, le poète se lancent tout entiers sans préjuger des risques et l'enfant est, comme eux, vivant parmi la création vivante et notre devoir est de le rendre, à chaque instant de sa vie, plus exigeant et plus fort.

Nous avons à notre CEL un ancien élève de l'Ecole Freinet, José-Luis, venu chez nous en 1938 lors de la guerre d'Espagne. Il était à l'époque un de nos meilleurs enfants artistes. Tout ce que sa main touchait était embelli d'une sorte de majesté sereine qui était son style à lui. Aujourd'hui José-Luis est resté fidèle à lui-même : il a fui la servitude et la vie étriquée d'Espagne pour l'insécurité et la lutte. Il a changé le pinceau et le burin contre l'outil, mais il est resté l'artiste créateur de vie nouvelle et qui, sans cesse voit, calcule, invente, avec sa main certes mais aussi avec son cœur, avec son œil intelligent, avec son esprit fulgurant qui, d'un bond, accède à une compréhension de technicien qui en remonte aux ingénieurs des grandes écoles. Et, peu à peu, sous l'effet de ce déploiement normal de son esprit créateur, la CEL voit son matériel se moderniser, s'amplifier et ce n'est que l'aboutissement d'un bon départ pris aux heures enthousiasmantes d'une enfance réhabilitée par notre Ecole Freinet.

Les esprits chagrins diront que l'exemple ne prouve rien et que 30 exemples d'enfants régénérés chaque année n'ont aucun poids dans une statistique qui s'adresse au plus grand nombre et que José-Luis, enfant artiste, est tout de même devenu José-Luis ouvrier tourneur ! Evidemment ! il aurait pu tout aussi bien devenir prisonnier perpétuel dans les prisons de Franco...

Car rien n'est à sa place dans une société marâtre qui tue dans le jeune apprenti d'usine la promesse de l'enfant. Rien n'est à sa place et pourtant, nous aussi, dans un terrain aride, ingrat, nous voulons refaire fleurir les lilas de Léonide. Vous ne comprenez pas ? Chaque petite étoile de lilas a 4 pétales comme chacun sait. Léonide Kolesnikov en Russie Soviétique, s'est mis en tête de créer des lilas à vingt-cinq pétales, de couleurs et de parfums toujours nouveaux puisque, dans ce jeu de magicien créateur, Léonide en est à son trois-centième nouveau lilas, qu'il offre radieux au peuple soviétique.

A l'Ecole Freinet, nous sommes aussi candides que Léonide : nous faisons fleurir nos lilas, toujours avec de nouveaux pétales, toujours avec un nouveau parfum, et ces lilas font partie intégrante de notre vie de travail et de pauvreté, partie intégrante aussi de notre vaste communauté CEL vers laquelle ils s'en vont porter le message joyeux de l'enfance sauvée du désespoir, de l'enfance

en qui se prépare le talent de l'homme nouveau.

Il n'est jamais assez tôt, chers camarades, pour cultiver les lilas. Mettez-vous à l'École de Léonide et venez prendre contact avec notre École Freinet.

(à suivre.)

Elise FREINET.

L'ART A L'ÉCOLE

Nous avons de temps en temps, dans notre courrier, des lettres de camarades très préoccupés par les discussions qui gravitent autour de l'Art : « impératif réaliste » — « contenu dans l'œuvre d'art » — « soumission ou primauté du personnelisme » — « nécessité de la technique d'abord »... Ce ne sont pas, je l'avoue, questions oiseuses mais qui, au stade où nous nous trouvons et venant des primaires que nous sommes, de culture assez fruste, risquent de nous faire dire beaucoup de sottises et donc de compliquer anormalement nos travaux.

Or, nos travaux sont simples : il suffit de donner à l'enfant ou, plutôt, de lui faire découvrir le plaisir de peindre et, si possible, de le découvrir soi-même pour avoir une base de démarrage réelle. Ça n'a l'air de rien, ça ne se situe pas intellectuellement et pourtant c'est dans le désir que se trouvent en germe les audaces du talent et que se prépare la vocation de l'artiste.

Nous n'avons pas, à l'École publique, de si vastes ambitions et cependant déjà, nous pouvons faire la preuve que l'œuvre d'art est à la portée de l'enfant et que l'adulte cultivé peut prendre grande joie à la contempler. Il n'est qu'à constater le succès de nos expositions diverses pour être, à ce sujet, pleinement rassurés. Nous avons tous à cœur, dans notre École Moderne, de faire la démonstration des aptitudes artistiques de nos enfants du peuple. Nous voulons affirmer par des faits, que c'est d'en bas, dans le domaine des choses familières et au niveau de la sensibilité de l'enfant, que l'art nouveau prend racine et absorbe la sève pour monter. Certes, nous savons bien que dans les circonstances capitalistes, cette montée sera brève; raison de plus pour garder dans le peuple ces richesses venues de lui et qui, à son niveau, sont susceptibles de faire éclore et de nourrir l'art populaire. Désormais, c'est dans cette aventure militante que nous entendons nous engager.

Nous disons à nos camarades : discutez, certes, c'est nécessaire, mais d'abord travaillez. « D'abord faire, puis après dire » c'est le chemin même de tout travail intelligent et la garantie de cette « conscience artisanale » qui honore notre classe de travailleurs.

« D'abord faire » : chaque année nous

allons de l'avant et voici que chacun de nos départements tend à s'engager dans la vaste création artistique de notre École Moderne. Dans le numéro en cours de Coopération Pédagogique nous demandons à nos camarades de participer en masse à ces manifestations permanentes que sont :

- Les expositions boule-de-neige ;
- Les expositions départementales bientôt peut-être permanentes ;
- La Maison de l'Enfant ;
- Le grand concours de dessins de 1953 que nous annonçons dans ce numéro.

De nombreux camarades nous ont demandé et continuent de nous demander des œuvres d'enfants en communication. Nous remercions les maîtres déjà expérimentés qui se sont généreusement offerts pour envoyer des dessins et donner des conseils. Mais il y a hélas ! plus de demandes que d'offres ! Nous insistons donc tout spécialement auprès des écoles qui chaque année nous fournissent la preuve de leur maturité artistique, celles du Nord en particulier, celles du Tarn, des Ardennes, de l'Aveyron. Il faut consolider la chaîne de l'entraide dans l'art qui d'elle-même nous permettra d'atteindre à des formes de plus en plus hiérarchisées et qui cependant deviendront accessibles à la grande masse de nos écoles de provinces jusqu'ici ignorantes et peu soucieuses de culture.

Alors, nous discuterons de nos réussites, non pas pour en dégager une éthique (elle est par principe réservée à ceux qui, ignorant la technique, trouvent la position favorable pour en parler...), non pour dégager une éthique mais pour comprendre mieux les exigences du plus noble des métiers ; pour nous permettre, à notre tour, d'ouvrir les portes de la culture et d'appeler à nous les œuvres des grands maîtres qui ont comme l'enfant gardé cette vision naïve et sincère de la réalité. Alors tout naturellement, nous donnerons notre adhésion totale à la noble expérience de l'art à travers les siècles. Et par ce chemin de l'expérience vécue, nous apprendrons à distinguer toujours cette adhésion raisonnée et consentie de la suggestion et de l'obéissance subies et imposées par le dogme. — (A suivre.)

E. F.

Félix CASSAGNE, instituteur à Fourtic, par Port-Ste-Marie (Lot-et-Garonne), cherche des abonnés pour son journal *Espoirs*. Abonnement d'essai, 5 numéros 120 frs, par virement à la Coop. Scolaire de Fourtic. CC. postal Bordeaux 135780.

Envoi d'un spécimen de ce journal contre 25 francs.